



HAL
open science

Les "vraies" statues et leurs substituts

Marlène Albert-Llorca

► **To cite this version:**

Marlène Albert-Llorca. Les "vraies" statues et leurs substituts. Archives de Sciences Sociales des Religions, 2013. hal-01947546

HAL Id: hal-01947546

<https://univ-tlse2.hal.science/hal-01947546>

Submitted on 6 Dec 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Marlène Albert-Llorca

Les « vraies » statues et leurs substituts

Selon un légendaire répandu dans le christianisme latin comme dans la chrétienté orthodoxe, certaines images cultuelles¹, le plus souvent des images représentant la Vierge Marie, auraient une origine surnaturelle. Dès le VI^e siècle, on raconte ainsi que l'icône d'Édesse fut produite par le Christ lui-même, qui appliqua son visage sur un linge où ses traits restèrent à jamais imprimés. Bien plus tardivement, on trouve des légendes comparables à propos des images mariales : telle Vierge aurait été apportée par des anges ; un saint aurait peint ou sculpté telle autre ; telle autre encore aurait été découverte grâce à un signe du Ciel alors qu'on l'avait enterrée pour éviter qu'elle ne soit profanée par des impies. Ces légendes visent, de toute évidence, à affirmer la sacralité de ces objets. Suggérer que la statue est une sorte de relique, qu'elle émane d'un être saint ou qu'elle vient de l'au-delà, c'est dire en effet que sa valeur ne tient pas, ou pas seulement, à ce qu'elle représente la Vierge Marie mais à ce qu'elle est, en elle-même, une chose sainte et donc puissante. Aussi toutes ces images sont-elles réputées miraculeuses.

Les légendes attachées à leur découverte impliquent, par ailleurs, que chacune d'elles est une réalité unique. Car, s'il peut y avoir de multiples représentations de la Vierge Marie, il n'existe qu'une seule statue à avoir été découverte à tel endroit et dans telles circonstances. Aussi toutes les images miraculeuses² ont-elles un nom propre qui est aussi le plus souvent celui du lieu de leur invention : Notre-Dame de Font-Romeu, Notre-Dame de Nuria, etc. Il arrive, néanmoins, que la statue destinataire du culte public³ ne soit pas celle dont la légende raconte la découverte mais une autre statue que l'on est amené à substituer, pour des raisons variables, à la « vraie ». On pourrait s'attendre, en toute rigueur, à ce que ce

1. Ces images sont toujours des icônes dans le christianisme orthodoxe et le plus souvent des statues dans le catholicisme. Dans la mesure où je traite uniquement de celui-ci, que j'ai étudié sur des terrains situés dans les Pyrénées, françaises et espagnoles, et dans l'est de l'Espagne (Catalogne et Pays valencien), je parlerai le plus souvent de statues.

2. Je désigne uniquement, par l'expression « images miraculeuses », les images auxquelles est attachée une légende d'invention.

3. J'écarte donc les gravures, statuettes, etc. destinées aux dévotions privées. J'ai examiné les processus de leur sacralisation dans une autre publication (Albert-Llorca, 1992).

substitut soit investi par les dévots d'un degré de sacralité moindre que l'original, du moins lorsqu'ils savent (ce n'est pas toujours le cas, on va le voir) qu'il s'agit cette fois d'un artefact humain. Or, dans certaines situations, le substitut est traité comme s'il était investi de la même sacralité que l'original. Comment comprendre qu'il puisse en aller ainsi ?

Le substitut, une statue reliquaire

Le premier cas que j'examinerai est celui des statues qui sont venues remplacer, dans l'Espagne franquiste, les images miraculeuses détruites au cours des crises anticléricales et iconoclastes qui se produisirent lors de l'instauration de la deuxième République espagnole, en 1931, puis après l'annonce du coup d'État du général Franco, en juillet 1936. Sa victoire, à l'issue de la guerre civile qui suivit son coup d'État, se traduit entre autres choses par la restauration du culte catholique et de ses moyens d'exercice : bon nombre de Vierges miraculeuses qui avaient été mises en pièces ou brûlées furent refaites dans les années d'après-guerre.

Au cours des années 1990, période où j'ai effectué mes enquêtes, aucun de mes interlocuteurs (des femmes, le plus souvent), n'avait oublié ces événements. Dans la dizaine de localités vouées à une Vierge miraculeuse où je me suis rendue, on m'a donc raconté la façon dont elle avait été détruite (dans un bûcher allumé par des individus étrangers à la communauté locale, m'a-t-on toujours dit) ou, plus exactement, dont on avait essayé de la détruire. Car, partout, les personnes avec qui je me suis entretenue ont affirmé qu'une partie de la statue originelle avait été retrouvée dans les cendres du bûcher : ici, sa tête ; là, une de ses mains ; ailleurs, un doigt ou encore le sceptre de l'Enfant Jésus. Et, partout, on m'a également assuré que ce vestige avait été intégré à la nouvelle statue : le parallélisme avec les statues reliquaires des saints est ici frappant, l'image originelle tenant dans ce cas le rôle du corps du saint.

Autre exemple de cette affirmation d'une continuité substantielle entre l'image miraculeuse et son substitut, l'histoire présumée du « calvaire » et de la restauration de la *Mare de Déu dels Desamparats*, patronne de Valence et de sa région, telle que la rapporte dans un ouvrage publié en 1993 un de ses hagiographes, journaliste de *Las Provincias*, le quotidien de la droite catholique valencienne. Le sanctuaire de la Vierge, situé au centre de la ville, fut attaqué par un groupe de Républicains le 21 juillet 1936 : ils criblèrent la statue de balles, puis mirent le feu à l'édifice. Quelques dévots réussirent à en retirer la statue, qui fut transportée et cachée dans la mairie de Valence. On l'en sortit à la fin de la guerre mais, comme elle avait été défigurée par les balles, il fallut la restaurer avant de la rendre au culte. Un sculpteur aurait affirmé alors qu'il avait secrètement pris un moulage de cire de la tête de la Vierge avant la guerre, moulage qu'il utilisa pour refaire son visage (Bueno Tárrega, 1993 : 163-164).

Ce procédé, dont on peut douter qu'il ait été effectivement utilisé⁴, n'est pas sans évoquer une pratique que Philippe Ariès commente dans son livre sur la mort en Occident. Au xv^e siècle, explique-t-il, l'Église offrait à la vénération des fidèles des effigies de cire ou de bois représentant les saints, effigies réalisées à partir de moulages pris sur leur visage immédiatement après leur mort. On appelait ces effigies des « représentations » ou des « représentations au vrai » et elles étaient l'objet d'une dévotion aussi forte que les tombeaux et les reliquaires (Ariès, 1977 : 170-171). C'est également le cas de la statue actuelle de la *Mare de Déu dels Desamparats* : ressemblant parfaitement à la statue originelle⁵ et ayant avec elle, de plus, un lien métonymique, elle en est aussi une « représentation au vrai » et peut donc être investie du même degré de sacralité que son modèle.

Dans le cas de figure qui vient d'être examiné, l'original et son substitut se succèdent dans le temps, la « statue reliquaire » venant prendre la place d'une image disparue ou du moins défigurée. Or il arrive aussi que la « vraie » statue et sa réplique soient contemporaines. Quelle relation est alors établie entre elles ? En effet, si l'on conçoit qu'une « statue reliquaire » puisse occuper la même place et avoir la même valeur que l'image miraculeusement découverte qui l'a précédée, cela paraît plus difficile lorsque les deux statues coexistent. J'examinerai d'abord ce qu'il en est à Font-Romeu, le plus important des lieux de pèlerinage des Pyrénées-Orientales.

La « métayère » et sa patronne

La Vierge de Font-Romeu aurait été découverte par un bouvier qui gardait ses bêtes sur une estive située au-dessus du village d'Odeillo. Intrigué par le comportement de son taureau qu'il vit plusieurs jours de suite gratter le sol près de la source qui a donné son nom au lieu⁶, il le suivit et découvrit la statue à demi enfouie. Avertie de ce prodige, la population d'Odeillo, dont dépendait alors le territoire de Font-Romeu⁷, accourut sur les lieux et transporta la Vierge à l'église paroissiale Saint-Martin d'Odeillo ; elle y resta jusqu'au moment où une chapelle fut construite pour elle, à l'endroit même de l'invention (illustration n° 1).

4. Dans un des livres qu'il a écrits sur la Vierge de Valence, le Père Aparicio Olmos, qui fut chapelain de la basilique, précise que le nouveau visage de la statue ressemblait si peu à l'original qu'on jugea nécessaire de faire une nouvelle restauration, qui fut effectuée pendant les jours de la Semaine Sainte où l'on voile toutes les statues (1978 : 66).

5. Les fidèles n'ont certes pas toujours le moyen de juger de cette ressemblance, disposant rarement de photographies de la statue originelle. Leur ressemblance, j'y reviendrai, est sans doute présumée sans que personne éprouve le besoin de la vérifier. Notons aussi que personne ne semble remarquer que les images gravées ne ressemblent nullement aux statues qu'elles sont supposées représenter fidèlement (cf. Albert-Llorca, 1992).

6. En catalan, Font-Romeu signifie fontaine (ou source) du pèlerin. On ignore si le lieu fut ainsi nommé après l'institution des pèlerinages au sanctuaire de la Vierge ou s'il portait déjà ce nom auparavant.

7. Depuis 1957, Font-Romeu n'est plus un hameau d'Odeillo mais un des trois membres d'un groupement communal appelé « Font-Fomeu Odeillo Via ».



Différences Orientales - 463
 FONT-ROMEUE - Ermitage
 Pèlerinage - Station d'été (alt. 1765m)
 Le *Salve Regina* à la Vierge Noire devant la fontaine

La « vraie » statue de Notre-Dame de Font-Romeu devant son ermitage, le jour de sa fête (début XX^e siècle, © Musée de Cerdagne, fonds Gironès)

Jusqu'à-là, rien que de très classique : on dit de la plupart des Vierges miraculeuses qu'elles furent découvertes dans un écart, celui où s'élève aujourd'hui leur sanctuaire. Les Vierges auxquelles sont consacrés ces ermitages n'en sortent jamais ou, dans les rares endroits où cela se produit, ne le font qu'à des occasions exceptionnelles et pour quelques jours seulement : parfois transférée pour sa fête à l'église paroissiale de la commune où se trouve l'ermitage, la statue pouvait aussi, autrefois, y être transportée lorsque la population, affectée par quelque calamité, voulait implorer son intercession, ce qui amenait généralement à la garder dans l'église pour une neuvaine. Le cas de Font-Romeu est, à cet égard, tout à fait singulier. Car, jusqu'au début du XX^e siècle, la Vierge ne restait dans son ermitage que pendant quelques semaines, entre le dimanche de la Trinité, au mois de mai, et le 2 juillet, jour de la fête de la Visitation ; pendant les dix autres mois de l'année, elle était dans l'église d'Odeillo.

Cette situation s'explique en partie par la situation géographique de l'ermitage. Comme il se trouve à 1 800 mètres d'altitude, il était très difficile d'y accéder pendant l'hiver. Jusqu'au début du XX^e siècle, période où l'on construit une route carrossable et une voie de chemin de fer, il était donc fermé pendant la mauvaise saison. Sans doute aurait-on pu y laisser la statue, comme on le faisait à Nuria, un sanctuaire marial qui se trouve sur le versant espagnol de la montagne, à peu près à la même altitude que Font-Romeu. On préféra, du côté français, transférer la statue à Odeillo, situé moins haut dans la montagne. Le souhait de protéger la statue des intempéries n'explique pas, cependant, la date

choisie pour la descendre : le 2 juillet, l'hiver est encore loin ! Force est donc de penser qu'on avait d'autres raisons de redescendre si vite la statue à Odeillo. On peut supposer que l'une d'elles était la volonté de la population d'Odeillo de garder la Vierge le plus longtemps possible dans ses murs. Car une statue dotée de pouvoirs miraculeux est un bien précieux...

Les translations de la Vierge entre l'ermitage et l'église ont perduré jusqu'à nos jours, le seul changement notable étant celui de la date de sa descente – *el Baixar* en catalan –, que l'on déplaça du 2 juillet au 8 septembre au début du XX^e siècle. À cette date, l'Église célèbre la Nativité de Marie et c'est aussi le jour où l'on fête généralement les Vierges miraculeuses. Il en allait ainsi pour Notre-Dame de Font-Romeu comme en témoigne, entre autres sources, l'inventaire des sanctuaires mariaux de Catalogne qu'établit au XVII^e siècle un dominicain, Narcis Camós (1657). Or, à la fin du XIX^e siècle, on célébrait cette fête à l'ermitage... alors même que la Vierge se trouvait déjà à Odeillo à cette date ! Un érudit local, l'abbé Rous, ne manqua pas de relever cette anomalie dans l'opuscule sur l'histoire de la Vierge qu'il publia en 1890 ; il y souligne que l'absence de la statue enlève « un de ses attraits les plus émouvants » à la fête célébrée pour elle (Rous, 1890 : 257). C'est sans doute pour redonner tout son lustre à la célébration qu'on décida de fixer la « descente » de la Vierge au 8 septembre. Cette décision était d'autant plus judicieuse que Font-Romeu commençait alors à être une station renommée, tant pour les sports d'hiver que pour les loisirs estivaux, et qu'une fête brillante pouvait attirer une partie des touristes qui s'y trouvaient en septembre.

À l'époque où l'on fermait l'ermitage pendant l'hiver, le fait que la statue de Notre-Dame de Font-Romeu ne s'y trouvait plus n'avait rien de gênant. Mais, lorsqu'il devint possible d'y accéder en toute saison, il devint difficile de perpétuer cette situation. On décida donc de l'ouvrir toute l'année, mais tout en continuant à transférer la statue à Odeillo. Arrêter les translations, en effet, c'eût été rompre avec une vénérable tradition qui contribue à marquer la singularité de la Vierge de Font-Romeu : seules les images miraculeuses sont périodiquement transférées de l'ermitage construit sur le lieu de leur invention à l'église paroissiale⁸. Il était difficile, cependant, d'ouvrir au culte une chapelle dont la titulaire était absente. Il fallut donc pallier cette absence en mettant une autre statue de la Vierge en lieu et place de la statue originale – que les habitants de la région appellent souvent la Vierge de l'Invention, certainement pour la distinguer de son substitut (illustration n° 2).

Que savent les fidèles de cette permutation et qu'en pensent-ils ? La question se pose d'autant plus qu'une troisième statue de la Vierge intervient dans le rituel des translations : celle de Notre-Dame d'Odeillo, une sculpture du début du

8. La quantité d'ex-votos, et plus particulièrement de tableaux votifs toujours exposés aujourd'hui dans l'ermitage, manifeste aussi ce caractère miraculeux.



La « Vierge gardienne » de l'ermitage de Notre-Dame de Font-Romeu
(photo M. Albert-Llorca)

XIII^e siècle qui n'a jamais été réputée miraculeuse (illustration n° 3). Jusque dans les années 1950, cette statue et la Vierge de l'Invention occupèrent tour à tour la même place dans l'église d'Odeillo : une niche située au centre du retable du maître-autel. Mais la Vierge de l'Invention l'occupait, comme on l'a dit, entre le 8 septembre et le dimanche de la Trinité, donc durant la majeure partie de l'année. Or, durant la même période, la Vierge d'Odeillo était placée dans le retable de la chapelle située à gauche du maître-autel⁹. Cette situation faisait apparaître la Vierge d'Odeillo comme ayant un rang inférieur à celle de Font-Romeu, voire comme un simple substitut puisqu'elle venait remplacer celle-ci au-dessus du maître-autel quand elle était dans son ermitage. C'est peut-être pour éviter cette hiérarchisation que le clergé local, dans les années 1950, réserva à Notre-Dame d'Odeillo la niche au-dessus du maître-autel, place qu'elle occupe toujours durant toute l'année, et à la Vierge de Font-Romeu, celle de la chapelle latérale. Cependant, à la fin de la procession qui l'amène de son ermitage à l'église, le 8 septembre, on la dépose au centre de la nef de façon à ce que les pèlerins puissent venir baiser son manteau avant qu'elle soit placée dans sa niche.

9. Il y eut même une période où l'on reléguait la Vierge au presbytère lorsque Notre-Dame de Font-Romeu prenait place dans l'église (Mathon, 2011 : 166).



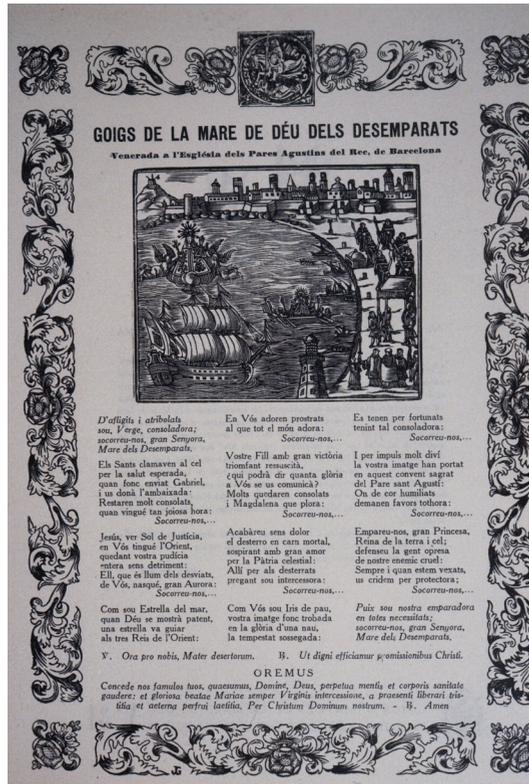
Notre-Dame d'Odeillo au centre du retable du maître autel
de l'église Saint-Martin d'Odeillo
(Crédit photographique : cg66 / CCRP / Dinh Thi Tien – Image Maker)

Il en allait du moins ainsi en 1994, année où j'ai participé à la *Baixá*. Tout au long de cette journée, j'ai systématiquement demandé aux pèlerins avec qui j'ai pu parler quelle était l'identité des statues en jeu : celle que l'on avait déposée sur des brancards devant la porte de l'ermitage était-elle la Vierge de l'Invention ? Une autre allait-elle prendre sa place dans l'ermitage ? Qu'en était-il de la Vierge d'Odeillo ? La plupart de mes interlocuteurs ne s'étaient, visiblement, jamais avisés qu'il pouvait y avoir plusieurs statues ; certains ignoraient même l'existence de la Vierge d'Odeillo. Un homme, parmi ceux qui la connaissaient, m'expliqua que celle-ci est plus ancienne que la Vierge de l'Invention (ce qui est tout à fait exact) et il ajouta : « La Vierge d'Odeillo a remplacé Notre-Dame de Font-Romeu à l'époque où celle-ci avait été enterrée pour la mettre à l'abri des Cathares ». La Vierge d'Odeillo aurait donc été, avant son invention, un substitut de la Vierge de Font-Romeu. Cette affirmation traduit, à mon sens, l'inégale valeur dévotionnelle attachée aux deux statues, inégalité que manifestait avant les années 1950, comme on l'a vu, leur place respective dans l'église d'Odeillo.

Hiérarchisées, également, la Vierge de l'Invention et la statue qui prend sa place à l'ermitage en automne et en hiver. Une femme m'apprit qu'on appelait celle-ci « la métayère » et m'expliqua qu'on lui donne ce nom – celui de *Verge Guardiania* (Vierge gardienne) est également usité – parce qu'elle est chargée de veiller sur l'ermitage en l'absence de la « patronne ». Peut-être parce qu'elle avait eu vent du fait, bien réel, que la statue offerte au culte est une copie (la statue originale de Notre-Dame de Font-Romeu ayant été mise en lieu sûr pour éviter qu'elle ne soit volée) ou parce qu'elle savait qu'il en est ainsi à Nuria, une autre femme affirma que la Vierge de l'Invention ne quitte jamais son sanctuaire : « La statue qui est dehors aujourd'hui [notre entretien se déroulait juste avant le départ de la procession], c'est une copie fidèle de la vraie. Elle a été faite par un sculpteur qui s'est retiré dans un ermitage pendant un an, à Saint-Laurent de Cerdans, avant de la faire ».

Les substituts, réels ou supposés, de la Vierge de l'Invention sont donc inégalement valorisés. Dans le premier cas, on marque clairement sa moindre valeur : un métayer ou un gardien est socialement inférieur au propriétaire qui l'emploie. Dans le second, on dote la copie d'une origine presque aussi prestigieuse que celle de l'original : pour la « vraie » statue, comme on l'a vu, un inexplicable surgissement en ce monde ; pour sa copie, une fabrication humaine, mais effectuée par un sculpteur qui était à n'en pas douter un saint homme. Cela apparaît encore mieux si l'on précise que l'on attribue la paternité de la statue de Notre-Dame de Nuria à saint Gilles, dont on dit qu'il aurait vécu en ermite dans l'estive où s'élève le sanctuaire et où il gardait des troupeaux. Mon interlocutrice a sans doute, vraisemblablement sans en avoir conscience, démarqué ce récit pour donner une origine valorisante à la copie de la Vierge de l'Invention.

À Font-Romeu, la hiérarchisation de la « vraie » statue et des substituts en jeu, réels ou supposés, est opérée de façon plus ou moins accusée et cela tient à l'inégale importance sociale et rituelle de chacun d'eux. La « métayère » n'est pas impliquée dans le rituel des translations entre Font-Romeu et Odeillo et cela seul suffit à la reléguer à une place secondaire : à peu près déserté en temps normal, l'ermitage ne s'anime guère que les jours où la statue y est montée ou en est descendue. En revanche, la Vierge que l'on descend le 8 septembre ne peut, à défaut d'être la « vraie », être une image quelconque : sacralisé par contact dans le cas des statues reliquaires, le substitut l'est ici via la construction d'un nouveau récit d'origine. Ce procédé a été également utilisé dans des cas où existent, pour reprendre les termes de l'historien Philippe Martin, des « sanctuaires-mères », consacrés à une « vraie » image, et des « pèlerinages relais » dédiés à une copie devenue miraculeuse à son tour (cité par Sansterre, 2011 : 9). **Ainsi à l'église du couvent des Augustins de Barcelone, elle fut consacrée à la Mare de Déu dels Desamparats, patronne de Valence et on y plaça donc une copie de cette statue.** Mais on dota cette copie d'une origine et de pouvoirs miraculeux : on raconta qu'elle était miraculeusement apparue dans la mâture d'un navire pris dans une tempête et l'avait sauvé du naufrage (illustration n° 4). Ainsi posée comme l'égale



La gravure du cantique évoque l'apparition miraculeuse de la copie de la *Mare de Déu dels Desemparats* dans la mâture d'un navire en péril puis son transfert à son sanctuaire barcelonais (coll. M. Albert-Llorca, photo Alain Guey)

de la « vraie » image, la copie tend aussi dans les cas de ce type, comme le souligne Jean-Marie Sansterre, à « prendre son autonomie par rapport à la figure initiale » au point qu'elle reçoit parfois un autre nom. C'est aussi ce que l'on a fait pour singulariser la « métayère » de Font-Romeu¹⁰ mais celle-ci ne peut pour autant s'émanciper de la « vraie » statue puisqu'elle vient se substituer à elle ponctuellement, sans devenir la titulaire d'un autre lieu saint.

Mes deux interlocutrices ont établi une hiérarchie, plus ou moins marquée, entre la Vierge de l'Invention et son substitut, mais il existe des situations où cette hiérarchisation semble disparaître. Ainsi, à Valence, où interviennent dans le culte de la *Mare de Déu dels Desamparats* à la fois la « vraie » et une statue

10. Ce nom, cependant, désigne sa fonction et est en cela très différent des noms qui spécifient habituellement les statues de la Vierge, qu'ils soient en rapport avec la liturgie (par exemple Vierge de la Chandeleur, Vierge des Douleurs, etc.) ou, pour les statues miraculeusement découvertes, avec le lieu où se trouve leur sanctuaire.

appelée *la Peregrina* (la Pèlerine) qui est en quelque sorte sa doublure, étant chargée, comme on va le voir, de remplacer la « vraie » dans les situations où celle-ci court le risque d'être détériorée.

La Vierge en pèlerine

Actuellement patronne de Valence et du Pays valencien, la *Mare de Déu dels Desamparats* fut initialement celle d'une confrérie créée au XV^e siècle sous le nom de « *Confraria dels Ignoscens e Desamparats* ». Comme l'indique son nom, cette pieuse association assistait les innocents (enfants, malades mentaux) et les personnes démunies (pauvres, criminels, etc.) notamment en s'occupant de les entermer chrétiennement. À cette fin, elle se dota d'une effigie de la Vierge, faite de bois et de carton-pierre, qui était déposée sur le cercueil des défunts pris en charge par la confrérie¹¹. Par la suite, lorsque le culte de la Vierge eut dépassé le cercle de ses premiers fidèles, une seconde effigie, destinée à figurer dans la chapelle de la confrérie et réalisée avec le même type de matériaux, vint remplacer la précédente. Au début du XVIII^e siècle, elle était devenue si fragile qu'on décida de limiter de façon drastique ses sorties processionnelles, de façon à éviter de la briser. Mais, comme on ne pouvait les supprimer entièrement, on décida de faire une autre effigie pour prendre sa place en ces occasions : c'est cette image processionnelle (qui a été refaite deux fois depuis le XVIII^e siècle) que l'on appela et que l'on appelle toujours *la Peregrina*.

Peu fréquentes durant les XVIII^e et XIX^e siècles, les sorties de la « vraie » statue sont devenues encore plus rares au XX^e siècle. Si l'on excepte le transfert destiné à la sauver de l'incendie allumé par les Républicains, en 1936, puis son retour dans son sanctuaire en 1939, elle n'a quitté celui-ci que quatre fois : en 1923, date de son couronnement canonique ; en 1941, où elle reçut une nouvelle couronne, la première ayant été prise par les Républicains ; en 1948, pour le 25^e anniversaire de son couronnement ; le 13 mai 1961, enfin, où l'on célébra son accession au titre, conféré par le pape Jean XXIII, de patronne de l'ancien royaume de Valence¹² – elle était seulement, jusque-là, patronne de la ville. Si ces cérémonies furent présidées par la statue originelle, c'est qu'elles ont un poids symbolique particulier, toutes soulignant la dignité particulière de la *Mare de Déu dels Desamparats*. C'est le cas de l'accession au titre, évidemment moins fréquent que celui de patronne d'un village ou d'une ville, de patronne de la région de Valence. Aussi prestigieux pour une statue, le droit d'être canoniquement

11. La tête de la *Mare de Déu dels Desamparats* est très penchée en avant, particularité qui a conduit les Valenciens à la surnommer *la geperudeta* (la petite bossue) et qu'elle devrait à sa vocation initiale de gisant : comme sa tête reposait sur un coussin, elle était très redressée. Je n'assume pas la responsabilité de cette étymologie...

12. Les limites de l'actuelle *Comunidad valenciana* correspondent à peu de choses près à celles de l'ancien royaume de Valence, dénomination de la région usitée par la droite catholique.

couronnée, l'Église ne le délivrant qu'au terme d'une enquête établissant qu'elle est l'objet d'une dévotion particulièrement vive et ancienne. Seule la « vraie » statue pouvait donc être couronnée en 1923. Le 25^e anniversaire de l'événement se déroula quant à lui en présence de trente et une autres Vierges, que l'on avait fait venir pour l'occasion de différentes localités de la région : peut-être trouva-t-on gênant, dans ce contexte, de sortir la *Peregrina* et non la « vraie » statue...

Si celle-ci a rarement quitté son sanctuaire, la *Peregrina*, en revanche, a beaucoup cheminé durant le XX^e siècle, à la fois à l'intérieur de la ville de Valence et dans la région. Ses déplacements furent particulièrement fréquents dans les années qui suivirent la guerre civile, période où le franquisme voulut re-christianiser un pays que la seconde République s'était attachée à séculariser. Ainsi, le 8 mai 1948, pour le 25^e anniversaire de son couronnement, la statue originelle sortit en procession dans les rues de la ville mais, dans les mois qui suivirent, c'est la *Peregrina* qui visita les quartiers périphériques de la cité puis les localités des environs. C'est également elle qui parcourut, en 1961, un « royaume » que l'on posait ainsi comme le sien : transportée sur un navire de guerre de Valence à Alicante, la ville portuaire la plus méridionale de la province, elle remonta ensuite à la capitale par voie de terre sur les épaules des dévots qui se relayaient pour la porter. Les autres sorties de la *Peregrina* ont été motivées par des raisons moins politiques. Les paroisses de la ville et de ses environs immédiats ont souvent demandé à la recevoir pour rehausser leur fête locale ; comme bien d'autres images mariales du pays, elle a participé à de multiples reprises, jusqu'au début du XX^e siècle, à des *procesiones de rogativa*, des processions rogatoires destinées à implorer le secours du Ciel lorsque la population était affectée par un malheur particulièrement grave.

Si les cérémonies les plus éclatantes du XX^e siècle ont été présidées par la « vraie » statue, la *Peregrina*, on le voit, n'en a pas moins tenu une place centrale dans les pratiques cultuelles des Valenciens. La relation de la *Peregrina* à la « vraie » statue est, en ce sens, bien différente de celle qu'institue le rite à Font-Romeu. Comme on l'a vu, la hiérarchie entre la patronne et sa « métayère » y est clairement marquée, ce que j'ai proposé de mettre en rapport avec l'inégale importance de leur fonction cultuelle. On pourrait certes penser, de prime abord, qu'il en va également ainsi dans le cas de Valence : c'est la statue originale qu'on y a solennellement couronnée, c'est elle aussi qui a reçu le titre de patronne de l'ancien royaume de Valence, elle, enfin, qui a reçu celui de *Generalissima*, Capitaine Général des armées, et l'écharpe rouge qui est l'emblème de ce titre¹³. Sa dignité de reine – un personnage *a priori* bien supérieur à un pèlerin – est marquée plus quotidiennement par le fait qu'elle dispose d'une *corte de honor*, une cour

13. Elle a reçu ce titre, conféré dans le monde hispanique à des Vierges particulièrement vénérées, à deux reprises : lors du siège de Valence par les troupes napoléoniennes et après la guerre civile, où cette dignité lui fut de nouveau accordée par le général Franco.

d'honneur composée de femmes qui se relaient pour prier devant elle, et qu'elle se donne à voir bien au-dessus de la nef où se trouvent les fidèles. La « vraie » statue est ainsi située en position de divinité, que l'on vient respectueusement prier. Mais cette distance qui contribue à la sacraliser doit aussi être amoindrie, voire supprimée, pour qu'elle puisse remplir la fonction qui est la sienne, intercéder pour les humains auprès de Dieu¹⁴. C'est ce qu'elle fait, me semble-t-il, en devenant la « pèlerine » qui vient parmi eux partager leurs joies et leurs peines¹⁵. La *Peregrina*, en d'autres termes, a un rôle dans le culte aussi nécessaire que la statue originale, chacune cristallisant en quelque sorte une des facettes de la Vierge, personnage à la fois divin et humain, lointain et proche.

Le rite où la proximité de la statue avec les dévots est portée au plus haut point est le *traslado*, le transfert de la statue – ou plus précisément de sa copie – de son sanctuaire à la cathédrale de Valence¹⁶. Il prend place le deuxième dimanche de mai, jour de la fête de la *Mare de Déu dels Desamparats*. À l'aube a lieu la *Descoberta*, rituel où l'on met en scène, comme l'indique son nom, la découverte de la statue – la « vraie » bien entendu. La veille de la fête, après les vêpres, on occulte la niche où elle se trouve habituellement en faisant descendre une tenture. On ferme alors les portes du sanctuaire et on les rouvre vers trois heures du matin pour laisser entrer les fidèles qui sont venus assister à la *Descoberta*. Le rite a lieu vers cinq heures et consiste à lever lentement la tenture pour faire (ré)apparaître la Vierge aux yeux des fidèles qui attendaient fébrilement ce moment. La légende attachée à la *Mare de Déu dels Desamparats* raconte qu'elle fut apportée aux membres de la confrérie placée sous son patronage par des anges, qui la déposèrent de nuit sur l'autel de la chapelle de la confrérie placée sous son patronage. Quand les confrères, le matin venu, ouvrirent les portes de la chapelle, ils découvrirent la statue sur l'autel : c'est ce moment que le rite réactive chaque année.

Après la *Descoberta*, une messe solennelle est célébrée sur la place qui s'étend devant le sanctuaire de la Vierge. Pendant ce temps, à l'intérieur, on apprête la

14. Cette fonction d'intercession, de même que la qualification de « reine », est attribuée à la Vierge Marie par l'Église. Les pratiques que j'évoque sont donc tout à fait conformes à la théologie mariale, à ceci près cependant que la *Mare de Déu dels Desamparats* n'est pas toujours identifiée à la Vierge Marie dans l'esprit des dévots.

15. En ce sens, le cas de la « pèlerine » est très comparable à celui des copies d'icônes que l'on fait circuler de maison en maison dans certaines îles grecques, les originaux restant dans l'église. Comme l'a souligné K. Seraïdari, ces copies sont, de fait, aussi vénérées, voire plus, que leurs originaux (Seraïdari, 2005). On peut aussi comparer ces manipulations des images de culte et celles qu'a décrites G. Toffin dans un univers religieux apparemment très différent du christianisme, celui du Népal, où « la plupart des statues ont une forme fixe [elle ne sort pas du temple] et une forme mobile [destinée à sortir en procession et vénérée seulement dans ce cadre] » (2009 : 154-156).

16. En contexte rural, on transfère la statue, comme on l'a vu pour Font-Romeu, de l'ermitage à l'église paroissiale. Le rite valencien est un équivalent de ces transferts, mais dans le contexte d'une ville épiscopale.

Peregrina. C'est elle en effet que l'on va transférer à la cathédrale, à la fin de l'office ; elle y demeurera toute la journée avant d'être ramenée dans son sanctuaire, à la tombée de la nuit, au terme d'une procession d'une extrême solennité. Son *traslado* du matin, son transfert à la cathédrale, a un aspect très différent. Tout au long du trajet, la statue est assaillie par une foule animée, semble-t-il, du seul désir de la toucher. Pour y arriver, certains vont jusqu'à ramper sur la tête et les épaules de ceux qui s'agglutinent autour d'elle ; passent aussi de mains en mains, au-dessus des têtes, les enfants que l'on veut mettre en contact avec elle. Ceux qui ont réussi à l'approcher tentent bien souvent, quant à eux, de saisir un pan de son manteau pour la tirer vers eux. La statue, alors, s'engloutit un instant dans cette marée humaine avant d'être redressée par ses porteurs et de repartir, comme un bateau ivre, au milieu des vivats et des cris apeurés de la foule : « Ils vont la casser ! ». Une centaine de mètres sépare le sanctuaire de la Vierge de la cathédrale ; la statue met près de deux heures à les parcourir.

Certains des participants au rite ignorent – ou dénieient – que la statue transférée à la cathédrale est toujours la *Peregrina*. Une femme m'a ainsi confié lors de l'une des fêtes auxquelles j'ai assisté : « La vraie statue ne sort qu'une fois tous les dix ans. Moi, je suis venue cette année parce que c'est la vraie qui va sortir ». Son cas, cependant, semble assez isolé. Tous les autres dévots avec qui je me suis entretenue savaient que c'est la *Peregrina* qui sort le jour de la fête et ont justifié la substitution par la fragilité et la valeur inestimable de la « vraie » statue. Les deux effigies, au demeurant, ne sont pas exactement identiques. Singularisée par son nom, la *Peregrina* l'est aussi par son habillement. Elle porte un *manto* comme la statue originale mais pas de tunique, si bien qu'on voit la partie antérieure de la sculpture. En principe, la « vraie » est seule, aussi, à pouvoir porter le *fajín*, l'écharpe rouge qui marque son rang de *Generalissima*.

Les deux effigies sont distinctes mais on peut fort bien ignorer qu'elles interviennent toutes deux dans le rituel, celui-ci se déroulant de façon à ce qu'elles n'apparaissent jamais en même temps. La *Peregrina* se trouve habituellement dans la sacristie du sanctuaire de la *Mare de Déu dels Desamparats*, et elle est donc invisible depuis la nef. Le jour de la fête, on ne la sort de la sacristie qu'après avoir fermé les portes du sanctuaire et celles-ci ne sont rouvertes que pour la laisser sortir, à la fin de la messe de la *Descoberta* : les fidèles peuvent donc croire que c'est la « vraie » statue qui sort à ce moment-là puisqu'ils n'ont vu qu'elle dans le sanctuaire. Une fois la *Peregrina* installée dans la cathédrale, certes, on rouvre le sanctuaire de la Vierge de façon à permettre à ceux qui le souhaitent d'aller prier devant la « vraie » statue ; j'ai pu constater, cependant, qu'ils étaient fort peu nombreux. Le soir, enfin, avant le départ de la procession qui ramène la *Peregrina* au sanctuaire, on baisse à nouveau la tenture devant la « vraie » statue et on ne la relève qu'une fois que l'on a fermé les portes de la sacristie où l'on a fait entrer la *Peregrina*. Cela revient à suggérer que c'est la « vraie » statue, et non sa copie, qui a parcouru les rues en procession avant de regagner sa place au-dessus du maître autel.

Même si le rituel dénie en quelque manière que deux statues participent au rituel, les Valenciens, comme je l'ai dit, savent pour la plupart ce qu'il en est. Comment donc peuvent-ils manifester tant de ferveur à la *Peregrina* ? Précisons d'abord que ce rite a pris sa forme actuelle en 1912, année où le chef du Parti Républicain de Valence déclara à la chambre des députés qu'il y avait plus de votes en faveur de la République dans la ville qu'en faveur de la Vierge. Les jeunes catholiques valenciens répondirent en s'emparant de la statue lors du *traslado* – elle était portée, jusque-là, par douze prêtres en chasuble – et en la livrant en quelque sorte à la foule (Bueno Tàrrrega, 1993 : 119-120)¹⁷. Initiés pour exprimer une position politique, les débordements des fidèles ne sont donc pas la manifestation d'une émotivité incontrôlée, et cela est également vrai aujourd'hui. Le *traslado* est en effet organisé de façon à permettre aux dévots qui le souhaitent d'approcher la statue et de la toucher et l'on s'en aperçoit lorsqu'on le compare à la procession qui l'accompagne, le soir, lorsqu'elle revient à son sanctuaire. Dans le cortège défilent un régiment, les représentants des corps constitués de la ville, les autorités civiles, militaires et religieuses et l'harmonie municipale qui joue des marches solennelles ; il se ferme sur la statue, richement parée et transportée sur un *paso* automobile qu'encadrent plusieurs séminaristes en aube blanche. Cet appareil institue une distance qui est, au contraire, supprimée lors du transfert à la cathédrale, où aucune barrière matérielle ou symbolique ne sépare les fidèles de la statue et de ses porteurs : tout est fait au contraire pour que la Vierge prenne alors « un bain de foule ».

Le comportement dévotionnel des fidèles – que certains catholiques valenciens jugent excessif – découle donc de la situation rituelle bien plus que d'une ferveur qui lui préexisterait. On peut, en d'autres termes, dire du rite du *traslado* ce que Michael Houseman dit du rite en général : « l'état d'esprit des participants procède de leur comportement, plutôt que l'inverse. Cela ne signifie pas que des sentiments et des intentions bien réels ne soient pas à l'œuvre, mais que ces sentiments et ces intentions sont informés par les actions conventionnelles réalisées par les participants autant qu'ils peuvent être considérés comme fournissant la base de ces actions » (2012 : 190). On comprend mieux, si tel est le fonctionnement du rite et ses effets sur ses acteurs¹⁸, que ceux-ci puissent difficilement,

17. Il en va de même à Almonte, pour la procession du lundi de Pentecôte en l'honneur de la Vierge del Rocio (Molinié, 1994 et dans ce même ouvrage) mais, dans ce cas, c'est la « vraie » statue qui est déplacée et donnée à toucher. Notons que, lorsqu'elle est transférée de son ermitage à Almonte, avant sa fête, elle est habillée en *Pastora*, en bergère. Ici, c'est donc la même statue, mais habillée de deux façons différentes, qui remplit deux fonctions rituelles différentes alors qu'on utilise pour cela, à Valence, deux statues différentes.

18. Je pense surtout à ceux qui veulent approcher la statue, généralement parce qu'ils ont une grâce à demander – peut-être aussi, pour certains, par bravade ou pour être filmés par les reporters de la télévision régionale, qui passe toujours des images du *traslado* dans son journal. Avant le *traslado*, en effet, la majorité des fidèles se replie prudemment sur les bords de la place de la basilique pour ne pas risquer d'être pris dans les remous qui entourent la Vierge.

dans le *traslado*, s'arrêter à penser que la statue qui leur est donnée à toucher – à l'inverse de ce qui se produit habituellement – n'est qu'une copie. Le type d'interaction rituelle qu'ils établissent avec elle impose en quelque manière l'idée qu'il s'agit d'un objet sacré, la « vraie » statue, voire même un sujet, la Vierge Marie, qui viendrait se « présentifier »¹⁹ dans ces statues ou encore, si je suis certains de mes interlocuteurs, la *Mare de Déu dels Desamparats*, une entité singulière qu'ils identifient à la fois à la « vraie » statue et à la *Peregrina*.

Conclusion

Comme le montre l'ethnographie que je viens d'évoquer, le substitut d'une image miraculeuse (image elle-même plus ou moins identifiée à une personne) n'occupe pas toujours, contrairement à ce que l'on aurait pu penser *a priori*, une place secondaire par rapport à son original. Dans le premier cas de figure examiné, la continuité du culte exige que la copie qui vient remplacer l'original disparu soit investie de la même sacralité que celui-ci, ce que l'on obtient en établissant entre eux un lien à la fois métaphorique et métonymique²⁰. Ce transfert de sacralité est plus problématique lorsque les statues coexistent, leur co-présence montrant qu'il y a un original et un substitut et invitant, du même coup, à les hiérarchiser. Cependant, comme on l'a vu, cette hiérarchisation n'est pas toujours opérée. Le substitut n'est pas toujours relégué à un rang secondaire, comme dans le cas de la « métayère » de Font-Romeu et cela, d'abord, parce que la valeur de l'image est construite par sa fonction dans le culte (gardienne d'un ermitage peu fréquenté ou intercesseur indispensable des hommes) et – mais ceci est lié à cela –, par les interactions rituelles que l'on a avec elle.

Je me permettrai d'évoquer rapidement un dernier cas qui le montre à l'évidence. À Prats de Mollo, dans le sanctuaire de Notre-Dame du Coral, on peut voir à la fois une Vierge assise d'époque romane que mes interlocuteurs ont appelée la Vierge de l'Invention et une Vierge à l'enfant debout, de facture bien plus récente, qu'ils m'ont présentée comme la copie de la précédente²¹. Or c'est cette « copie » qui est manifestement l'objet du culte : dressée dans une niche située au-dessus du maître autel, c'est à elle que l'on adresse les prières et les chants ; il s'agit en outre d'une effigie habillée de robes offertes par des femmes de Prats de Mollo. L'autre statue, en revanche, se trouve à gauche de l'abside, derrière une vitrine très semblable à celles qui abritent les pièces de musée, et personne ne lui prête attention. Y compris si l'on m'a dit que c'était la « vraie » statue, la Vierge miraculeusement découverte, c'est bien l'autre que l'on vénère.

19. J'emprunte l'expression à J.-P. Vernant, 1983.

20. J.-M. Sansterre (*op. cit.* : 11) a souligné que, dans certains cas, le transfert de sacralité a été obtenu par le simple fait de placer la copie dans le même lieu culturel que l'original.

21. La fête a lieu le lundi de Pentecôte. J'y ai assisté en 2011.

Cela ne signifie pas, cependant, que l'on n'attache pas d'importance à la « vraie » image. Dans les cas où la statue originelle a été détruite, c'est bien parce qu'on la considérait comme une chose sainte qu'il a fallu croire qu'on en avait gardé une relique et qu'on l'avait intégrée à la statue qui a pris sa place. C'est aussi, en partie au moins, parce qu'on considère la statue originelle comme sacrée et donc puissante que l'on donne à croire, à Valence, que c'est elle qui est transférée à la cathédrale. C'est enfin pour cela qu'on s'efforce partout de faire un lien entre la « vraie » image et son substitut. La chose est évidente dans le cas de ce que j'ai appelé les statues reliquaires et l'est aussi, moins nettement sans doute, dans le cas valencien. La *Peregrina*, en effet, y est liée à la « vraie » statue à la fois parce qu'elle réside dans le même sanctuaire et qu'elle est présentée comme sa copie. Ce terme, il faut le souligner, a été utilisé par la plupart de mes interlocuteurs et sur tous les terrains que je viens d'évoquer. Or, son inadéquation était parfois patente, à Prats de Mollo en particulier où la Vierge de l'Invention et sa « copie » diffèrent du tout au tout. Mais les dévots doivent penser qu'elles sont identiques, ou du moins semblables, pour pouvoir justifier qu'elles ont pour eux la même valeur. Une copie est sans doute moins valorisée que l'original dont elle est la réplique mais, en même temps, c'est leur similitude, réelle ou supposée, qui permet de penser qu'elles ont la même identité et le même pouvoir²².

Marlène ALBERT-LLORCA

Laboratoire interdisciplinaire solidarités, sociétés, territoires
Centre d'anthropologie sociale, Université de Toulouse-Le Mirail
 marlene.albert@wanadoo.fr

Bibliographie

- ALBERT-LLORCA Marlène, 1992, « L'image à sa place. Approche de l'imagerie religieuse imprimée », *Terrain*, n° 18, mars, p. 116-128.
- , 2002, *Les Vierges miraculeuses. Légendes et rituels*, Paris, Gallimard, coll. « Le temps des images ».
- APARICIO OLMOS Emilio Maria, 1978, *La imagen original de Nuestra Señora de los Desamparados*, Valencia, Ediciones Mater Desertorum.
- ARIES Philippe, 1977, *L'homme devant la mort*, Paris, Seuil.
- BUENO TÁRREGA Baltasar, 1993, *La Mare de déu dels Desamparats. Un relato periodístico de la patrona de Valencia a través de « Las Provincias »*, Valencia, Federicho Domenech S. A.
- CAMÓS Narciso, 1657, *Jardín de Maria plantado en el principado de Cataluña*, Barcelona.
- HOUSEMAN Michael, 2012, *Le rouge est le noir. Essais sur le rituel*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, coll. « Les Anthropologiques ».

22. Dans le christianisme orthodoxe, la valeur accordée à la réplique est explicite. Toute icône, en principe, est une copie d'une icône antérieure, le modèle originel étant une icône acheiropoïète, non faite de main d'homme.

- MATHON Jean-Bernard (dir.), 2011, *Romanes et gothiques. Vierges à l'Enfant restaurées des Pyrénées-Orientales*, catalogue d'exposition, Milan, Silvana Editoriale.
- MOLINIÉ Antoinette, 1994, « Terre d'asile des dieux. L'Andalousie et ses rituels », *Diogène*, n° 166.
- ROUS Émile abbé, 1890, *Histoire de Notre-Dame de Font-Romeu (diocèse de Perpignan)*, Lille, Desclée de Brouwer et C^{ie}.
- SANSTERRE Jean-Marie, 2011, « Unicité du prototype et individualité de l'image : la Vierge Marie et ses effigies miraculeuses, approche diachronique d'une croyance entre évidence, rejet et ambiguïté », in Lenain Thierry, Sansterre Jean-Marie, Dekoninck Ralph (éds.), *Image et prototype, Degrés*, n° 145-146.
- SERAÏDARI Katerina 2005. *Le culte des icônes en Grèce*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, coll. « Les Anthropologiques ».
- TOFFIN Gérard, 2009, « Exposer/voir. L'image divine dans la religion et l'art néwar (Himalaya) », *L'Homme*, n° 189, janv.-mars.
- VERNANT Jean-Pierre, 1996 [1983]. « De la présentification de l'invisible à l'imitation des apparences », in Vernant J.-P., *Mythe et pensée chez les Grecs : études de psychologie historique*, Paris, La Découverte, 1996.

Les « vraies » statues et leurs substituts

Dans tout le monde chrétien, on raconte de certaines images culturelles, le plus souvent des images de la Vierge Marie, qu'elles auraient été miraculeusement découvertes à l'endroit où s'élève leur sanctuaire. Ces récits, qui visent à justifier la sacralité et donc les pouvoirs miraculeux de ces images (presque toujours des statues dans le monde catholique) impliquent que chacune d'elles est une réalité unique. Car, s'il peut y avoir de multiples représentations de la Vierge Marie, il n'existe qu'une seule statue à avoir été découverte à tel endroit et dans telles circonstances. Il arrive, néanmoins, que la statue destinataire du culte public ne soit pas celle dont la légende raconte la découverte mais une autre que l'on est amené à substituer à la « vraie ». Cet article examine plusieurs cas où il en va ainsi et s'attache à cerner la valeur que les dévots octroient, dans chaque cas, à la « vraie » image et à son substitut.

Mots clés : image de culte, copie, rituel, Vierge, ermitage.

“Real” statues and their substitutes

In the Christian world, it is said of some cult images, often images of the Virgin Mary, that they were miraculously discovered where their sanctuary rises. These stories, which aim to justify the sacredness and the miraculous powers of these images (almost always statues in the Catholic world) imply that each of them is a single reality. Because there may be multiple representations of the Virgin Mary, but there is only one statue to be discovered in such a place and in such circumstances. Sometimes, however, the statue recipient of public worship is not the one whose legend tells about the discovery, but another one that one is led to substitute for the “real one”. This article examines several cases where this is so, and attempts to identify the value that devotees grant, in each case, to the “real” image and to its substitute.

Key words: image worship, copy, ritual, Virgin, hermitage.

Las “verdaderas” imágenes y sus substitutos

Leyendas divulgadas en toda la cristiandad cuentan a propósito de ciertas imágenes, casi siempre representaciones de la Virgen María, que fueron milagrosamente halladas en el mismo sitio donde se edificó su santuario. Esos relatos, cuya finalidad es justificar el carácter sagrado y por ende los poderes milagrosos de esas imágenes (casi siempre estatuas en el catolicismo) suponen que cada una de ellas es un objeto absolutamente singular. Efectivamente, nada impide que existan varias representaciones de la Virgen María pero la imagen que fue descubierta en tal sitio y en tales circunstancias es necesariamente única. Ocurre sin embargo que la imagen objeto del culto público no sea la misma que aquella de la leyenda que narra su descubrimiento sino otra que se substituye a la “verdadera” imagen. Este artículo considera varios casos donde se observa esa substitución e intenta precisar, en cada caso, el valor que los devotos otorgan a la imagen “verdadera” y a su substituto.

Palabras clave: imagen de culto, copia, ritual, Virgen, ermita.